

LES PRIX DAVID 1929

(Section française : Poésie.) (1)

Cette année, deux poètes et deux prosateurs ont eu part aux Prix David. Les poètes, Mlles Simone Routier et Alice Lemieux, arrivées *ex æquo* au Parnasse canadien : l'une avec le livre de *l'Immortel Adolescent* (N'est-ce pas à rendre les dieux jaloux ?) ; l'autre avec un volume simplement nommé *Poèmes*, et que les dieux n'eussent point si tendrement composé. Quant aux prosateurs, ce sont M. Jean-Charles Harvey, dont la plume pérégrine a créé *l'Homme qui va...*, et M. Marius Barbeau, qui manie l'anglais comme M. Charles Edward Saunders sait user du français, c'est-à-dire très bien. On doit à M. Barbeau *The Downfall of Temlaham* (2) ; mais nous n'avons à nous occuper, pour le moment, que des livres écrits en notre langue.

Et d'abord, voyons ceux de nos poètes ou poétesses.

L'IMMORTELE ADOLESCENT (3)

Car je suis ta jeunesse et ton rêve éblouis.

Simone ROUTIER.

Il a coulé beaucoup d'encre autour de ce recueil. Celui-ci n'en vogue que plus joyeusement. La mer d'encre était sympathique. Depuis Mgr Camille Roy, M. Louis Dantin

(1) Une suite à cet article (*Les Prix David 1929. Section française : Prose.*) paraîtra dans le *Canada français* du mois prochain. *L'Homme qui va...*, de M. Jean-Charles Harvey, y sera étudié par M. Hébert. N.D.L.R.

(2) Marius BARBEAU. *The Mac Millan Company of Canada, Toronto, 1928.*

(3) Simone ROUTIER. Imprimerie *Le Soleil*, Québec, 1929. (Prix David de poésie.)—Deuxième édition.

et le Père M.-A. Lamarche, en passant par MM. Harry Bernard, Séraphin Marion, Alfred des Rochers et combien d'autres ! les augures ont écrit de bonnes choses au sujet de *l'Immortel Adolescent*. Oh ! sans doute ont-ils, chacun à sa manière et certains assez nettement, posé des restrictions. Rien n'empêche tout de même qu'il soit juste de rappeler que les poèmes de Mlle Simone Routier ont été généralement accueillis avec intérêt et bienveillance.

Qu'oser ajouter ? Fort peu. Les quelques gouttes tôt perdues en l'Océan et non celles dont un proverbe a dit qu'elles font déborder la mesure. Du moins est-ce là notre très simple vœu.

*

* *

En trois mots comme en cent, voici ce que nous manifestent les vers de Mlle Routier : 1° une intelligence prompte à discerner ou même à créer de subtils rapports entre les choses ; 2° un sentiment aussi mobile que tourmenté de l'amour ; 3° un goût vif pour l'art sous autant de formes que possible. En un mot comme en trois : un petit poète au tempérament versatile et raffiné.

* * *

1° Une intelligence prompte à discerner ou même à créer de subtils rapports...

De brèves citations éclaireront notre pensée.

Ainsi, ne trouvez-vous point déjà personnelle cette façon de voir un sous-bois et d'interpréter la solitude ?

Un sous-bois pailleté de soleils et de nuits.

Nature.— P. 140.

La Solitude au front d'airain

Où tout passe, où rien ne passe,

Qui chante du vide à voix basse.

Passants.— P. 50.

Le délicieux troisième vers, si verlainien !
Plus loin, Mlle Routier écrira des parfums :

Ils chantent sur les nerfs.

P. 147.

Ce qui est même d'un joli byzantinisme !
Et, d'un clair de lune sans Pierrot, elle dira :

Son croissant, souriant au caressant nuage

N'est-il par plus prenant et beau ?

Profil d'aristocrate — opalescente image —

Ne hasardant qu'un œil dans l'eau.

P. 107.

Ne vous arrêtez point à la désinence nasale septuplée, ni à trop réfléchir qu'un profil, il va de soi, ne pourrait tout au plus hasarder qu'un œil ou qu'un regard, fût-ce dans l'eau. Etc. Ce serait vous écarter du nécessaire à démontrer ici.

* * *

2° Un sentiment aussi mobile que tourmenté de l'amour...
Citons encore, au hasard :

Si tu souffres, amour, je n'ai pas su t'aimer.

Tes douleurs.— P. 38.

Et je ne comprends pas si mon profond malheur

Tient de l'isolement, de la chute d'un pleur,

Du vent, de la clarté, de tant de morts latentes

Ou de mon pauvre amour que les matins tourmentent.

Matin d'automne.— P. 52.

Certes vous préféreriez *vient* à *tient*, au second vers du premier couplet. Et ce serait équitable.

A mon âme de vierge où survivra longtemps

Cet amour qui me fait le cœur mûr d'une femme.

Lettre.— P. 137.

Il faudrait lire : *ces amours*, si de tels vers résumaient le livre entier.

Mon cœur voudrait mourir du soupir qu'il exhale.
Rouge sanglot.— P. 55.

Le bel alexandrin lyrique, vrai et vibrant !

Et oubliez les consonnes d'appui qui jurent aux deux derniers vers de l'extrait suivant, pour n'en goûter que le meilleur qui est exquis :

Ah ! si les fleurs parlaient, de leur voix captivante

*Sans doute elles diraient que leur pâleur a froid,
Que les roses ainsi que les lèvres sont nées
Dans l'anxieux destin d'être un jour tourmentées.*
La rose aimée.— P. 150.

* * *

3° Un goût vif pour l'art sous autant de formes que possible...

D'abord, dans le choix des titres : *l'Immortel Adolescent* (sculpture) ; *le Coffret de mosaïque* ; *Fauves entrelacs* ; *Sombre apothéose* ; *la Flore exubérante* ; *Croquis* ; *Eau-forte* ; *Sonnet à la couleur* ; *Veines aux reflets variés* ; *Clarté bleue*.

Et puis dans la diversité des rythmes, des mètres, des métiers. Notre auteur a tout tenté et parfois réussi mieux que quelque chose. Mais il faut ici vous référer au recueil si nous ne voulons pas surcharger notre article de formes classiques ou fixes, de *Haï Kaï* imités de Shanagon ou de *Pastiches* en mémoire de Verhaeren, Géraldy, Hugo, Baudelaire, Samain, Noailles, Cocteau, Morin, Choquette...

* * *

Ne détachons pas de l'ensemble trop de pièces. Un je ne sais quoi de charmant s'en évaporerait. Et, lisons-les dans

l'ordre où l'auteur les a placées. Là s'accusent naturellement tous les reliefs et s'expliquent l'un par l'autre les tons, les polymorphes modalités... Ce sont des vers plastiques et pictoraux bien plus que musicaux. Plusieurs sont même ciselés, niellés, cloisonnés, incisés comme de patientes orfèvreries et joailleries. Ils n'ont pas tous été conçus en chantant ni écrits comme on chante : témoin, et cela est fort grave, à notre humble sens, la manière de ne construire que pour l'œil bien des strophes, sans tenir compte de leur entité rythmique, par d'inutiles, de malgracieux enjambements d'une stance à l'autre. Et certains vers portent encore la marque d'un art laborieux et volontaire.

Il s'agit, ne le perdons pas de vue, d'un premier livre. Dans les autres, Mlle Routier pratiquera moins l'hermétisme, ou plutôt l'herméticité, et évitera davantage les incorrections. La pensée sera plus claire, même pour son auteur, la langue plus aisée pour tous, et il n'arrivera plus au sentiment de se sensualiser, ici et là, de façon assez hardie sous nos littéraires latitudes.

Si, dès maintenant, Mlle Routier composait une mosaïque, (nous reprenons au poète l'un de ses titres,) à la gloire de *l'Immortel Adolescent*, elle en arracherait les pièces faibles et, dans les bonnes, les faiblesses ; tout ce qui, de près ou de loin, est trop anguleux ou sent le métier improvisé ou la fatigue. Impitoyablement émondé, refait à neuf, ce bouquin poétique gagnerait plus que des faveurs généreuses.

Mais, tel qu'il est, il révèle beaucoup d'excellent, entre autres, sous les versatilités et les raffinements, une recherche, une *quête*, comme on eût dit au moyen-âge, une *quête* frémissante de la Beauté, de l'Harmonie, d'un classicisme nourri de modernismes intéressants. *Fabricando fit faber...* On n'apprend à s'exprimer qu'en s'exprimant et il faut publier ses œuvres pour les voir, s'y voir, les comprendre, s'y comprendre, en sentir l'action sur autrui et sur soi-même, en juger la valeur relative.

Que personne n'en ignore ! c'est, évidemment, ce que ces messieurs du Jury David ont consacré en mademoiselle Routier.

Mais on est en droit d'exiger davantage d'un poète qui a écrit, à Québec, après quelques tâtonnements, il est vrai, ce tercet final du *Sonnet à la couleur* :

*Ravivez-vous lambeaux, fleurs, ciëux : le deuil est vieil.
Jaune, vert, rouge, bleu, c'est aujourd'hui l'extase
Où toute larme ou cendre épouse du soleil !*

Peut-être y a-t-il là, dans le genre auquel s'applique Mlle Routier, et auquel elle ne devra point s'appliquer avec excès, du Stéphane Mallarmée de derrière les fagots, et plus limpide que Mallarmée ne l'eût lui-même entendu, ou mieux et plus certainement un émail où s'annonce déjà une main qui sera d'ouvrier.

POÈMES (1)

La vie a pris soudain la forme de nos songes.
Alice LEMIEUX.

Vous avez lu *la Source*, de M. Charles Edward Saunders (2). Quoi de plus suave, de plus discret ? En relisant aujourd'hui le nouveau recueil de Mlle Alice Lemieux, nous ne pouvions nous empêcher d'évoquer quelque chose de cette source symbolique. Mais, à la vérité, il y a source et source, comme on trouve miroir et miroir. M. Saunders consigne, s'émeut, condense ses impressions et les réfléchit en prose légèrement "frigide", quoique si agréablement française. Mlle Lemieux regarde un peu, sans trop s'arrêter, car elle préfère rêver à contempler et chanter à rêver ; puis elle chante et chantonne, en vers parfois délicieux, toujours chauds, elle

(1) Alice LEMIEUX. *Librairie d'Action canadienne-française*, Montréal, 1929. (Prix David de poésie.)

(2) Charles Édouard SAUNDERS. *Les Éditions du Mercure*, Montréal, 1929.

chanté, et chantonne et murmure ses transpositions, du diapason de la nature à celui du sentiment et du diapason sentimental à celui de la nature, et de l'un et l'autre au diapason mystique : Pour elle " la vie a pris la forme de ses songes ".

*

* *

Voici comment Mlle Lemieux rêve la nature, dans une confusion amoureuse.

*Nature, amas de ciels, de forêts et de grèves,
J'ai vécu de ta vie et je suis ton enfant !
Et j'ai conduit vers Toi mon cœur nu, si souvent
Que je le porte lourd d'un lambeau de ton rêve.*

A la nature.— P. 78.

*Depuis lors, je ressens cette soif inouïe
De créer entre nous un impossible lien,
Et de régler mon cœur aux battements du tien,
Et de calquer ma vie aux contours de ta vie.*

Idem.

Notre poétesse alors de s'écrier :

*L'horizon de l'amour me semble trop étroit,
Car j'ai communiqué de Toi jusqu'à l'extase.*

Idem.

N'a-t-elle pas dit, poussant plus outre, et toujours dans la même pièce :

... je revivrai cet émoi dans la mort ?

P. 77.

C'est là, esquissé, l'arpège du sentiment de la nature en Mlle Lemieux. Ailleurs, elle développera son thème, avec moins de force, avec insistance assurément.

Hélas ! être femme c'est être né pour l'amour. Et la féminité, qui reprend ses droits chez notre poète, lui fait avouer sans honte, mais non sans mutinerie.

*Je me blesse toujours aux épines des roses,
Car nul ami jamais ne les cueille pour moi.*

O printemps de mon cœur.— P. 25.

Une bonne partie de sa mélancolie vient à la poétesse du fait que cet ami tarde au rendez-vous et à la cueillette. Cependant, elle entrevoit l'élu, le cajole et l'enjôle avec cette promesse :

*Mais je sais, tant la vie est en moi large et pleine,
Que mon premier baiser d'amour sera parfait.*

Prélude.— P. 27.

Puis elle conclut, tendant les bras :

*L'amour cherche où verser son tourment infini.
S'il cherche où reposer sa scuffrance éternelle,
Il ouvrira mon cœur et dira : " C'est ici " !*

Mlle Lemieux est même si pressée de faire sa confidence qu'elle rime pauvrement *infini* avec *ici*.

Encore a-t-elle plus de joie à rêver l'amour qu'à saisir l'humaine réalité dont elle devine le vrai visage désenchanté. Aussi est-ce au Rêve qu'elle adresse ces strophes :

*Tu mêles, chaque jour, au divin de mon âme
Ce que la terre a de divin !
Tu brûles, Rêve ardent, sans l'étreinte des flammes,
Et tu grises sans l'or des vins !*

P. 33.

* * *

Or son passionné songe de la nature et de l'amour devient mystique, d'un mysticisme qui tourne au panthéisme, croirait-on, puisque le poète ajoute :

*O rose de soleil à la clarté féconde,
Ame des mers, azur des cieux,
C'est Toi l'inspirateur de la Beauté du monde
Qui n'est que le rêve de Dieu.*

P. 33.

La vision du monde, autant que celle de l'amour, est donc bien subjective chez Mlle Lemieux. La beauté n'existerait que par le rêve, parce qu'on la rêve. Est-ce notre rêve du monde qui est la beauté de celui-ci ? Il y a deux sens au vers final. Cette beauté est ou le rêve que Dieu fait ou le rêve que l'on fait de Dieu. (C'est en ce dernier sens qu'on dirait : Je rêve de vous. Autrement, c'est confesser que le Rêve est Dieu. Non ! Il faut nous-même retourner à la nature pour comprendre l'essence même du rêve de Mlle Lemieux, car

*Il aime moins chanter à travers nos paroles
Qu'à travers les lys du jardin !*

P. 34.

D'ailleurs, notre poétesse réagit contre son vague état d'âme en face des choses qu'elle serait tentée de diviniser. Au seul Dieu vivant elle chante ces très émouvantes strophes :

*Seigneur, puisque Tu fis de mon âme ce gouffre
Où tout l'humain se meurt sans réveiller d'échos,
Seigneur, puisque sans Toi tous les bonheurs sont faux,
Puisque sans Toi l'amour n'est qu'un rêve qui souffre.*

Prière.— P. 152.

*Prends-moi toute, ce soir, à l'abri de Ton cœur.
Garde-moi près de Toi, Toi qui sais me comprendre ;
Et cherche-moi toujours, pour toujours me reprendre,
Si je pars de nouveau vers l'ombre du bonheur.*

Pour Toi.— 154.

* * *

La source lyrique de Mlle Lemieux sait chanter et ne sait que cela presque. Elle n'est elle-même que dans son

chant. Et, à tout prendre, sa mélodie varie peu ou prou. Elle s'amenuise plutôt, en restant la même. Aussi, point de tapage, point d'orchestre sur l'eau. Un son de flûte, un son de harpe, un son de viole d'amour et la cascade d'une onde se perdant au milieu des fleurs. M. Charles Edward Saunders enneigeait volontiers sa source ; Mlle Alice Lemieux la voile fatalement sous les fleurs. Et il y a trop d'effeuillaisons et trop de parfums. Cela tourne au procédé facile, à la mièvrerie. Lisez : *Fleuriront vos joies* (p. 19), *les doigts parmi les fleurs* (p. 22.), *te fleurir de mon cœur* (p. 23.), *fleurir mon beau rêve*, *les fleurettes sauvages* (p. 25.), *corolles de roses* (p. 32.), etc. Tout le long du volume on découvre des fleurs et des fleurs, on respire des parfums entêtants. Sans parler des *jeunes filles* qui riment avec d'irremplaçables *jonquilles*.

Il y a carence d'idées, abandon aux mêmes broderies et images sœurs. Un bon poème révèle presque tout de notre poétesse et presque tout son vocabulaire. Il faut donc revenir aux plus caractéristiques de ces pièces. Elles contiennent l'essentiel, qualités et défauts. *Plainte*, *Lamento*, *Une rose chantait* (petite japonaiserie à peindre sur éventail, sans cesser de chanter), *le Rêve*, *Ardeur* (la fin en est très large), etc., résumant, en quelque sorte, le don orphique de Mlle Lemieux. Et tout cela est charmant. Cela s'insinue en notre âme intime. Il faut se recueillir loin du monde pour en percevoir la grâce sous laquelle se cache tant d'émotion.

Nous savons que le poète surpasse l'écrivain, quoique la langue soit pleine de fluidité et d'harmonie, en dépit des hasards de la ponctuation ; nous n'ignorons pas que la ferveur de l'accent couvre bien des sentimentalités, des déficiences (il y en avait une portion congrue chez Mlle Routier aussi, mais d'un autre genre), des redites et délayages de formules, des jongleries fleuries enfin. Mais toujours vous entendrez chanter la petite source sainte-micheline, née femme et née poète, d'une façon si gentille que son leit-motiv vous accompagnera en sourdine délicatement décroissante.

Sous son fouillis lassant de fleurs, la source, malgré la jolie préface de M. Robert Choquette, allait, nous confie-t-on, passer trop inaperçue aux yeux ou inentendue aux oreilles des juges littéraires—et c'eût été regrettable—, lorsque l'un d'eux lut à haute voix un poème, un beau chant séparé. Et cette musique charma d'emblée les graves cerbères qui veillent au trésor parnassien.

Si je ne m'abuse, voilà comment l'âme sentimentale, frémissante, au ton si juste, si lyrique de Mlle Lemieux, dégagée de trop de pétales et corolles, conquiert, *ex æquo* avec Mlle Routier, le prix qu'avait mérité à celle-ci une originalité artistique audacieuse et incontestée.

Maurice HÉBERT.